

LE CONSEILLER DES FEMMES.

L'EXPIATION.

Le livre de M. de La Mennais, qui se propage en Europe avec une rapidité presque télégraphique, fera vaciller plus d'une conscience sincère. Le schisme, comme toujours, vient de sortir du temple. C'est à la fois Wiclef et Mirabeau, l'Évangile et le tocsin. De jeunes ames de séminaristes s'en alarmeront pour leur avenir. Rome, plus affaiblie que jamais, voit s'élever son dernier, son plus terrible adversaire. On nous a dit, et nous n'avons pas de peine à le croire, qu'émues d'un intérêt doux et religieux pour le salut de ce chrétien insurgé contre la hiérarchie, des femmes, résignées à la retraite et au jeûne le plus sévère, demandaient instamment à Dieu la conversion du pécheur et l'intervention d'une lumière d'en haut qui le fit rentrer dans les cadres de la milice romaine. Tout le monde, au contraire, a lu la lettre, au moins étrange, du frère de l'abbé de La Mennais, lettre adressée à l'archevêque du diocèse de Rennes ; blâme de parent, qui ne se

souvent de ses liens du sang avec le coupable que pour s'agenouiller avec une sorte de terreur et de désespoir ; anathème catholique et fraternel en attendant que le Vatican fulmine à son tour.

Nous n'avons pas à prononcer entre ces consciences qui divorcent, entre ces scrupules et ces prières.

Nous n'avons qu'à dire un trait ignoré sur une pauvre religieuse obscure, trait d'un temps qui n'est plus, et dont nos lecteurs tireront peut-être une moralité, un contraste.

C'était une bonne et simple religieuse, déposée de fort bonne heure, c'est-à-dire à l'âge d'enfant, sur le seuil du monastère dont elle est devenue la plus fervente commensale.

La vie de couvent, on en convient, rétrécit les âmes vulgaires, comme elle fanatise les têtes ardentes. Les dévotes n'ont pas toujours l'illumination de Jeanne d'Arc, les rêveries mystiques et sublimes de sainte Thérèse. Dans ces retraites calmes, comme ailleurs, la populace des nullités est grande. Si Dieu ne prodigue pas ses dons, c'est qu'il a ses raisons pour cela. Remarquons seulement que partout où le principe de l'association pénètre, il se trouve des inégalités d'esprit et de force, de même que les dissonances se groupent sur le clavier d'un piano : les habiles en tirent parti.

Mais on était alors au dix-huitième siècle, qui profita peu des couvens.

Seulement, et pour se désennuyer des momeries claustrales, ainsi que de la sévérité de l'abbesse, dans le vide de leurs récréations, les religieuses faisaient choix d'une victime, afin de la mystifier et de s'en amuser comme d'un jouet.

Les cœurs bons, les esprits simples et vulgaires sont

ordinairement les victimes. N'est pas victime qui veut : il faut encore des qualités pour cela.

La religieuse dont je veux vous parler fut donc la victime du monastère ; on s'ingérait de toutes sortes de mystifications , et elle , bonne et douce fille , elle ne s'en doutait pas le moins du monde.

En ce temps , Voltaire faisait grand bruit : il régnait. La cour , proprement dite , était de l'opposition , ainsi que le parlement et le clergé ; de sa résidence de Ferney , l'auteur de Zaïre , luttait avec la monarchie française , dont il eut raison , comme on sait.

Les prédicateurs , les archevêques , la cléricature en masse , jusqu'aux plus minces sous-diacres , faisaient leurs premières armes contre Voltaire. Sermons et mandemens , livres théologiques et conférences , tout cela roulait sur le grand-prêtre de la religion encyclopédique. On sait la charité des prédicateurs : c'est absolument celle des journalistes , qui , par jalousie de métier , trouvent tout mal et immoral , condamnable et repoussant , sauf ce qu'ils disent et écrivent. Fénelon condamnait les romans ; mais il tolérait Télémaque.

Le prédicateur du couvent ne se fit pas faute du grand lieu commun. En le disant à son tour en chaire , il s'échauffa ; et comme les gens qui s'échauffent à froid , sans trop savoir quoi dire , il entra dans la divagation jusqu'à la cheville. Suivant lui , Voltaire était un monstre , pactisant avec le génie des ténèbres , et même ressemblant au génie des ténèbres de sorte à faire trembler l'enfer. Il le jeta dans les ombres inférieures ; il glaça d'épouvante quelques petites religieuses. Le reste de l'auditoire , blasé de ses amplifications de rhétorique , trouva que l'abbé parlait fort bien , et lui servit des confitures au réfectoire.

Notre héroïne avait écouté le sermon avec simplicité, terreur et respect. Elle avait l'air de songer pour la première fois de sa vie, et se prenait à se jeter des signes de croix en foule sur la tête, sur la poitrine, sur les épaules. On lui demanda ce qu'elle avait à ne pas manger ; elle répondit que rien que de penser à ce Voltaire, cela lui coupait l'appétit.

Alors, une de ses camarades la prit à part.

— Tu ne sais pas le nom de ta famille ? — Non. — Tu n'as pas la moindre idée de tes parens ? — Non, ma sœur. — C'est la première fois que tu entends parler de ce Voltaire ? — Oui, sœur Perpétue. — Je te dirai un secret, mais il ne faut le répéter à personne ! — A personne, ma sœur. — Tu es la fille de ce Voltaire !

Et on la laissa rêver.

Il se fit, comme vous le pensez bien, un terrible remue-ménage dans cette cervelle toute monastique, avant d'en arriver, en passant par la surprise et l'horreur, à ce commandement exprès du décalogue. *Tes père et mère honoreras.*

Toute la nuit, elle ne put dormir ; elle se vit en présence d'une expiation proportionnée aux sacrilèges de son père ; et, fidèle à la parole tombée du Sinaï, la pauvre enfant songea qu'il fallait intercéder auprès de Dieu par des macérations inouïes.

Alors, dans l'obscurité, au milieu de ce siècle si défait de piété, si pauvre de foi, si fécond en désastres qui devaient éclater avec énergie, une pauvre imbécille expia chaque chef-d'œuvre de Voltaire par un jeûne rude, une flagellation cruelle, des veilles au-dessus de ses forces, Cette seule idée lui resta : ce fut l'œuvre de sa vie entière. Elle s'immola pour détourner le courroux du ciel.

La communauté sut l'histoire et trouva que c'était une drôle de chose....

Un beau jour, la révolution brisa les portes du monastère. Un représentant du peuple trouva, dans une cellule, un squelette de femme couché sur la paille.

Le squelette se dressa et dit au jacobin :

— Je crois bien, Monsieur, que Voltaire doit être en paradis.

— Voltaire était un aristocrate, répondit avec gravité le représentant du peuple à l'imbécille.

Ne croyez-vous pas que si le curé de Saint-Sulpice avait pu raconter ce trait à Voltaire agonisant, le philosophe aurait donné une larme d'attendrissement et d'estime à la charité toute évangélique de cette pauvre idiote?....

Michel RAYMOND.

ÉPISODE HISTORIQUE.

C'était dans la cour des messageries Laffitte, un mercredi trois juillet, si ma mémoire m'est fidèle. Voyageurs, chevaux et voiture entraient, sortaient avec un bruit, un fracas à briser le timpan le mieux organisé. Je partais pour Lyon. Arrivé de la veille et pressé de revoir ma famille, mes amis, mes clients, j'avais retenu ma place dans le coupé de la première diligence partante, et sur laquelle, dès cinq heures du soir, je faisais charger mon bagage. C'est une chose toujours amusante et nouvelle que le départ d'une diligence surtout quand il y a des dames : — Conducteur, mes paquets, mes cartons, ma valise; n'oubliez rien au moins.... Et dix paquets sont là aux pieds de la prêchese. — Conducteur, une

place pour mon caniche ; tenez , prenez-le près de vous , mais surtout ne lui faites pas de mal. Va , va , mon bibi ; là , c'est bien ; merci , conducteur. Les femmes sont toujours polies , et se font , à ce prix , pardonner leur indiscretion ; c'est une monnaie à laquelle tous se laissent prendre , même les moins disposés....

Mais bientôt se font entendre ces mots : En voiture , Messieurs , en voiture , et chacun vient à son tour se placer selon ses droits. Lorsque j'entraï dans le coupé une place était déjà occupée , et ce ne fut pas sans une vive satisfaction que je reconnus , dans mon compagnon de voyage , notre grand artiste Nourrit. On est toujours flatté de se trouver côte-à-côte avec un homme de talent , et je me réjouissais de me voir si bien servi par le hasard , qui eut pu , selon son caprice , me jouer un bien mauvais tour.

Lorsqu'on quitte Paris au mouvement perpétuel , on a besoin de calme pour ressaisir une à une toutes ses pensées , c'est comme un écheveau à débrouiller , on trouve mille fils , mais le bon se fait souvent attendre et dans son impatience on laisse souvent l'ouvrage inachevé. Je cherchais donc à me rendre compte de mes sensations de la veille lorsque mon compagnon rompit le silence en ces termes :

LUI. — Monsieur se rend à Lyon ?

MOI. — Oui , Monsieur.

LUI. — Vous êtes , sans doute , dans les affaires ?

MOI. — Précisément ; et vous , Monsieur ?

LUI. — Je voyage aussi pour le commerce.

MOI. — En vérité ? En ce cas , vous êtes sûr de faire d'excellentes affaires , car votre partie est très-goutée à Lyon.... Et où comptez-vous loger ?

LUI. — A l'hôtel du Nord.

Moi. — Oui, c'est bien central, et puis vous serez près de vos affaires.

Lui. — C'est bien ce qui me détermine. D'ailleurs, j'ai quelque envie de suivre le Grand-Théâtre, on en dit tant de choses que je ne suis pas fâché de juger par moi-même.

Moi. — Et vous aurez raison; d'ailleurs l'on parle dans ce moment du voyage de Nourrit comme d'une chose certaine, et peut-être ne serez-vous pas fâché de le rencontrer?

Lui. — Nous sommes assez bien ensemble, et l'on dit même....

Moi. — Que vous lui ressemblez?... A ces mots, se voyant pris au piège, Nourrit dit de la meilleure grâce du monde : Je m'en doutais, vous m'avez reconnu, mais touchez-là, vous avez de l'esprit, le sort m'a gardé bonne chance.... Depuis ce moment, la plus cordiale affection marqua toutes nos paroles, et ce voyage est un des épisodes les plus intéressans de ma vie. Le lendemain, je le vis au théâtre, il applaudissait notre *Primadonna*, la gracieuse et jolie M^{me} Dérencourt qui jouait dans le *Barbier de Séville*. Nourrit n'est étranger nulle part, les regards se portèrent sur lui, et j'ai vu telles gens d'espèce moutonne, qui lorsqu'ils l'entendirent applaudir se prirent pour M^{me} Dérencourt d'un enthousiasme frénétique. En est-il donc de la musique comme de la politique.... dites-le nous, mesdames, s'il vous plaît.

M^{me} Adèle B.

LE PETIT BOUTON.

Elle tenait son mouchoir de baptiste brodé sur la figure, et fronçait les sourcils près de son miroir de toilette.

— Madame, lui dis-je, il faut que je vous conte ce qui arriva au capitaine Gulliver.

— Eh mon Dieu ! que me fait votre Gulliver ! Cela me guérira-t-il ce que j'ai sur le nez ?

Je continuai sans avoir l'air d'entendre.

— Vous savez qu'il était dans l'île des géans et des géantes, dans le pays des Brobdingnags ; lesquels, suivant son dire, car je ne les ai pas vus, sont des particuliers grands comme les tours de Notre-Dame pour le moins. Vous êtes brune, et j'imagine que parfois, avec des petites pinces d'acier, vous vous êtes amusée à épiler discrètement ce petit duvet fou qui forme une légère nuance d'ombre sur votre carnation lisse et rosée. Eh bien, les duvets de ces dames étaient comme des aiguillons de porc-épic.

— Ah ! l'horreur, dit-elle.

— Je vous prie de considérer que, pour l'œil des géans, cela est tout-à-fait imperceptible ; et, quant à leurs mains, l'épiderme en étant épais comme les huit peaux d'un rhinocéros, ces poils de porc-épic leur semblaient ort subtils au toucher, et ne causaient qu'un chatouillement très-agréable.

— Passons, reprit la dame.

— Or, il vint au nez de la reine un petit bouton, seulement de la largeur de ce guéridon de marbre, presque rien. C'était une dame très-coquette et jalouse à l'excès de sa fraîcheur : elle pria Gulliver de lui arracher ce

bobo. A l'aide de six marins anglais que la dame plaça sur l'aile d'une de ses narines, avec leur capitaine, et, grâce à des leviers, à des charpentes, à des écoperches solidement ajustées sur une grue de fer, il ne fallut que trois petites heures pour cette opération délicate. Le bouton, extirpé jusqu'à sa racine, pesait cent kilogrammes. On en envoya des échantillons au célèbre Tronchin qui fit un beau rapport que je n'ai pas lu. Gulliver poussa le dévouement jusqu'au bout : il descendit dans cette cavité profonde de deux toises, sans plus, et la nettoya de son mieux. Le soir même, la reine se rendit au bal; elle dansa une chaconne fort à la mode au pays, mais elle ne mangea que cent cinquante quintaux de biscuits à la cocagne, et ne but que six mille pintes de limonade, car le médecin de la cour avait recommandé des ménagemens. D'ailleurs elle avait comme un feu sur le bout du nez.

— C'est bien cela, reprit l'écouteuse avec un soupir.

— Le lendemain, le bouton était revenu : il avait même grandi, mais imperceptiblement; il occupait seulement deux toises de surface, sur six de profondeur.

— Miséricorde! vous appelez cela imperceptible!

— Toujours dans l'évaluation de la taille des personnes. L'équipage entier de Gulliver se mit cette fois à la besogne. Ce fut très-rude, et comme dans les mines de charbon du Brabant où les écoulemens sont si dangereux. On étaya, on fit jouer les pompes, on appliqua la poudre. Il le fallait bien. Figurez-vous, madame, que la chair, sous l'épiderme, considérée à la loupe, est composée d'une foule de petites cellules pressées entre elles, comme vous en trouvez dans l'intérieur d'un quartier d'orange. Par des tubes fins et déliés dont la capillarité pompe le sang, et le transmet d'une cel-

lule à l'autre dans le but de seconder le travail de la circulation, les effervescence du printemps, les sueurs exaltées et malades, filtrent vers les pores pour s'évaporer dans l'air et s'y dissoudre. Fermez les pores, ces émanations dangereuses bouillonnent et entrent en furie, comme les eaux d'un fleuve contre une digue jetée à travers son cours, comme les éruptions d'un volcan qui ronge et déchire son cratère. On élève ces digues, on élargit ce cratère, madame, quand on met en feu l'épiderme, quand on ensanglante un bouton, quand le sang vient se durcir en lamelles d'une ténuité curieuse à la surface de l'épiderme. Bref, la coquette fit tant, madame, et Gulliver fut si complaisant, que le médecin de la cour, effrayé des ravages de cette coquetterie mal entendue, jugea prudent, un beau matin, pour extirper radicalement la cause du mal, de couper le nez de la reine.

— De le lui couper ?

— De le lui couper ; à la vérité, on ne lui en coupa que très-peu : quarante pieds tout au plus. Six mois après, les chairs étant reprises, les courtisans convinrent tous, sans flatterie, que la reine était encore la plus belle camarade de son royaume, et par conséquent de l'univers.

— Mais je ne veux pas devenir camarade, moi !

— Voulez-vous que je vous raconte maintenant l'histoire du corset de la reine, et ce qu'il en résulta pour le capitaine Gulliver ?

— Du tout, monsieur, et vous êtes un impertinent de me le proposer. Le bel effet, si j'étais camarade.... Vous croyez donc qu'il ne faut se bassiner qu'avec de l'eau pure ?

— C'est aussi, madame, l'avis du capitaine Gulliver.

AS-TU VU LA LUNE ?

C'est drôle, la lune, bourgeois, disait René, gros garçon de ferme de l'Abbaye-aux-Bois, à son maître, Jean Durand, dont l'éducation n'était guère mieux façonnée que la sienne. — Qu'est-ce donc que tu trouves de drôle dans cette clarté poltrone, grand Nigaud ? — Dam, voyez-vous, m'est avis que la lune est comme qui dirait une jolie femme : elle se montre, et puis se cache, et puis revient, et puis s'en *reva*. Elle m'a déjà joué bien des tours, mais c'est égal, je l'aime. Un soir, c'était au coup de dix heures, au temps des fruits, j'allais lâcher Castor, j'entendis du bruit près de moi, je m'arrêtai. Il faisait lune, et belle, ma foi, large comme une assiette... J'avais peur, je tremblais, mes dents commençaient à battre, je pouvais être pris, tué, pendu même. Ne sachant à quel saint me vouer, je fis ma prière à la lune ; elle était près d'un gros nuage, crac, elle s'y cacha, et sans perdre de temps, comme vous le pensez bien, je regagnai bien vite la ferme. Poltron, et je pouvais être volé par ta sottise. — Dam, Bourgeois, que voulez-vous, c'est pas ma faute si je prends les voleurs pour de malhonnêtes gens ; d'ailleurs pourquoi est-ce que cette lune leur faisait lumière ? elle aurait bien pu s'aller cacher pour eux comme pour moi, ou leur cacher les fruits qui pendaient à vos arbres. — Tu les as donc vus, puisque tu parles du vol qu'ils m'ont fait ? — Je le crois bien que je les ai vus, à telles enseignes qu'il y en avait un qui portait une veste grise et un bonnet de coton. Oh ! c'étaient de fameux voleurs, tout de même, et qui parlaient de la lune avec respect encore, fallait entendre ! — Et qu'est-ce qu'ils disaient

de la lune ? — Pour ça, je ne le rappelle guère, mais c'est égal, d'après ce qu'ils contaient, il paraît que c'est une fameuse sournoise. Mais demandez-en plutôt des nouvelles à M. le curé qui vient là et qu'est un homme éduqué de main de maître. — Et les deux hommes se levèrent et saluèrent le curé. — Monsieur, dit Jean Durand, voilà René, mon garçon de ferme, qui, sauf le respect que je vous dois, me conte des balivernes sur la lune. Qu'est-ce donc que la lune, M. le curé ? s'il vous plaît ? et pourquoi est-il qu'on la voit, puis qu'on ne la voit plus, puis qu'elle se montre un peu, puis tout entière ? — Mon ami, votre question est fort embarrassante, parce que ni vous ni moi nous ne sommes assez instruits pour dire ou comprendre ce que c'est que la lune dans la langue des savans. Tout ce que je sais, c'est qu'elle n'a d'elle-même aucune transparence, et qu'elle renvoie seulement, comme tous les corps obscurs, la lumière qu'elle reçoit. Elle se lève et se couche en apparence comme tous les astres, et, comme eux, est affectée par le mouvement journalier de la terre, bien qu'elle ait pourtant à elle un mouvement réel qui la transporte dans le ciel d'une extrémité à l'autre. En vingt-sept jours et quelques heures la lune fait le tour de la terre. Mais au lieu de vous expliquer comment elle va et d'où elle vient, j'aime mieux vous faire admirer, mes amis, la sagesse de celui qui tient dans ses mains le secret du grand mécanisme céleste, de Dieu, par qui tout se meut et vit ! Voyez en effet quelles richesses il nous procure, et ne mérite-t-il pas d'être appelé le grand pasteur des troupeaux, lui qui donne à chacun la nourriture qui lui convient ! Ainsi le soleil et sa vive lumière pour féconder la terre et conduire nos pas ! les eaux du ciel pour nous désaltérer, des fruits

savoureux pour nous nourrir, une famille pour nous aimer, un père, une mère pour nous protéger et une religion pour nous donner la foi et l'espérance d'une autre vie où toutes choses seront éternelles! La lune, le soleil, les étoiles, ce qui est au-dessus, au-dessous ou sur la terre, tout cela c'est l'ouvrage de Dieu! Les hommes, dans leur insatiable amour de la science, ont essayé de comprendre et d'expliquer les lois divines en créant des systèmes auxquels ils ont donné leurs noms. Les uns ont voulu tout prouver sans Dieu et se sont perdus; les autres ont essayé de soumettre la religion aux lumières de leur raison, et ont fait naître l'athéisme; beaucoup ont cherché la vérité dans le mensonge. Le vrai sage seul n'a jamais douté: s'en rapportant à ce qu'il voit, il adore et bénit hautement la main qui lui donne tant de biens. Le vrai sage glorifie Dieu. — Mais, notre curé, dit Jean Durand, quand une vache me périt, ou quand ma moisson est détruite par la grêle, faut-il encore que je bénisse Dieu? — Mon enfant, je ne dis pas cela, mais quand un malheur vous arrive, c'est encore dans la religion que vous trouverez des consolations, car si le monde vous abandonnait, elle vous resterait encore. Celui qui croit et qui prie est toujours sûr d'être consolé. — Pour ça, c'est vrai, notre maître, et M. le curé a raison, car au jour de ma peur de la lune, je priai et elle s'en fut. Oh! c'est que c'est une dame qui aime qu'on la caline, et elle n'est pas femme pour rien, allez... — Mon garçon, mon garçon, murmura le curé, qui dans ce moment contemplait le ciel, la lune est une œuvre de Dieu, parles-en avec respect. — Pardine, Monsieur, moi aussi je suis une œuvre de Dieu, puisque d'après ce que vous m'avez insinué, je suis fait à son image; pourtant m'est avis

qu'on ne me respecte guère. Mais c'est égal, je n'en aurai pas moins confiance à tous les saints du paradis, et s'il m'arrive encore une peur, je fais un vœu, pieds nus, à Notre-Dame-de-Bon-Secours, pour qu'elle m'ait en sa sainte et digne garde. Ici la lune se cacha, les nuages se grossirent, la foudre gronda au loin, le curé regagna son logis, Jean Durand sa ferme, René son écurie où régnait la nuit la plus obscure. Il regardait le ciel, appelait la lune, entendait l'orage et se cachait la tête entre ses draps. La pluie fut abondante, mais elle dura peu; la lune reparut, et René dans sa joie criait : merci, lune, bonne lune, je te revois, je vais dormir... D'autres garçons de ferme couchés près de lui l'entendirent et le raillèrent; on ne l'appelait plus que le lunatique René, et lorsqu'on l'abordait, on lui disait : As-tu vu la lune? Cela ne le guérit pas de sa manie, et voilà bientôt quarante ans que le pauvre garçon aime la lune. Quelle femme inspira jamais une aussi grande passion? Fidèle René, va donc voir la lune, elle brille ce soir.

La Directrice, Eug. NIBOYET.

LA PAUVRE FEMME.

« Que cet hiver est long ! je sens un air de glace ,
 « Et rien pour me couvrir ! mes bras sont nus ; j'ai froid !
 « Sous ma porte , au travers des tuiles le vent passe ,
 « La neige tombe sur le toit ;
 « Mes enfans sont tremblans , leur faible corps tressaille ;
 « Pas une flamme ici ne jette ses rayons ;
 « Ah ! les pauvres petits , les voilà sur la paille ,
 « Tout blottis sous quelques haillons.
 « Oh ! sur un long sofa , dans un salon qui brille ,
 « Qu'il est heureux le riche , au front calme et riant ,

« S'asseyant à côté de sa jeune famille,

« Auprès d'un feu tout pétillant !

« Mais voici qu'un rayon ardent vient de paraître ;

« Dans ce grenier chétif il se glisse éclatant ;

« Chauffons-nous au soleil qui luit à la fenêtre ,

« C'est le foyer de l'indigent.

« Quoi ! vous pleurez encor ! J'entends : la faim commence ;

« Des alimens pour eux !... Eh ! qu'on prenne aussitôt

« Mon corps qui les porta, mon sang, mon existence ;

« Mais non, c'est de l'argent qu'il faut.

« Ces enfans vont mourir, car tout nous abandonne ,

« Car on exige un prix pour notre pain grossier ,

« Car on nous vend la vie enfin : Dieu nous la donne ,

« Mais les hommes la font payer.

« Peut-être quelque aumône !... Oui, sortons !... Cette femme

« Au cachemire souple, aux précieux bijoux,

« Pourra me secourir. — La charité, Madame ,

« Je prirai le bon Dieu pour vous !

« Vers mes jeunes enfans que votre front se penche.

« Oh ! pitié ; l'humble sou qu'on donne aux mendiens ,

« Ornerait encor mieux votre main douce et blanche

« Que tous vos anneaux de brillans.—

« Un refus, du mépris !... Le pauvre est dans le monde

« Comme un insecte vil qu'un passant foule au pied !

« Que faire ! La rivière est là, belle et profonde ;

« Elle au moins, elle aura pitié !

« Et pourquoi vivrait-on quand la vie est amère ?

« La Seine, qui s'étend comme un vaste tombeau ,

« Recouvre tant de maux, de haillons, de misère ,

« Des plis de son large manteau !

« Allons, point de frayeur ! la mort vient si rapide !

« Et ces enfans privés de leur dernier soutien ,

« Et Dieu qui de là-haut maudit le suicide..

« Mais cependant je souffre bien !

« La faim ronge mon corps ; oh ! quel affreux martyre !

« Mes entrailles déjà se tordent, c'est l'enfer !

« Il semble qu'une main les tourne et les déchire
 « Avec d'horribles doigts de fer !

« Maudits soient tout ce bruit et ces clameurs joyeuses ,
 « Ces femmes étalant des plumes , des bijoux
 « Et ce long froissement de leurs robes soyeuses ,
 « Qui semblent railler mes lambeaux !
 « Aucun don ne viendrait calmer ma faim mortelle !
 « Le pain qui nourrirait la pauvre mère en pleurs ,
 « N'aurait qu'à les priver d'une gaze nouvelle
 « Ou d'une guirlande de fleurs.

« Comme je m'affaiblis !... Des visions étranges...
 « Ne pleurez pas , enfans , mourir vous fait donc peur !
 « Voyons , consolez-vous , courage , petits anges ,
 « Nous allons trouver le Seigneur.
 « Au lieu d'un grenier triste avec de noirs étages ,
 « Un grabat , un vieux mur par le vent ébranlé ;
 « Dieu nous garde là-haut sa maison des nuages ,
 « Dont le toit rayonne étoilé. »

Bientôt on n'entend plus les enfans ni la mère ;
 Parmi la foule passe un cercueil d'indigent ;
 Point d'amis ; en voit-on suivre un char funéraire
 Sans festons ni franges d'argent ?
 Sur le chemin , pensive , une femme s'arrête ,
 Un passant se détourne et regarde un instant ,
 Songe aux plaisirs du jour , à sa prochaine fête ,
 Et puis s'éloigne indifférent.

M^{me} Anaïs SÉGALAS.

LÉON BOITEL , gérant.

Imprimerie de L. BOITEL , quai St-Antoine, 36.